

## Extrait 1 : l'incipit

« Je reviens donc, aujourd'hui même, au pays... « Homeland », le mot, étrangement, en anglais, chantait, ou dansait en moi, je ne sais plus : quel est ce jour où, face à la mer intense et verte, je me remis à écrire - non, pas le jour de mon retour, ni trois jours après mon installation dans cette villa vide. Moi seul ici et le coeur aussi vide, moi installé à l'étage du dessus, presque dépouillé de meubles - avec un mobilier rudimentaire, juste de quoi m'asseoir devant une table, avoir où dormir, disposer de quelques casseroles et d'un réchaud à gaz dans la cuisine, en sus d'une cafetière italienne usée qui semble encore valable, usée comme moi, mais « encore valable » comme moi !

Premier jour donc en « homeland », moi revenu « chez moi » dans le chez-moi qui m'est dévolu de l'héritage paternel, mes deux frères, tout contents que j'aie proposé la jouissance de cette villa face à la mer en échange de ma part dans la maison de maître de Hydra-Alger (trois fils et deux filles, donc un quart pour chaque frère, un seul quart pour deux filles).

Ainsi s'envole mon imagination vers les rues cette Casbah, juste avant les « événements », comme disaient les Français alors, mon père Lait un café, près de l'impasse des terrasses. Notre univers d'enfant restait limité à ce vieux coeur de la capitale, et nous appelions « Imazighen », les Ancêtres - non ceux de mon père (il entait fier d'être Chaoui), ni ceux de ma mère née à la Casbah, mais de parents descendus Djurdjura, elle ne parlait point kabyle et se voulait citadine, jusque dans son arabe raffiné) ; « Imazighen » devinrent pourtant nos héros, les corsaires turcs qui avaient écumé la Méditerranée, ces « rois d'Alger » du seizième au huitième siècle...

En ce jour de mon retour, allongé sur la terrasse, face à l'infini de la mer plate, je mélange tout en m'enfonçant dans ma sieste : mon enfance, les rues en escalier de mon quartier à la Casbah, mon amour précoce pour Marguerite' - la seule fillette « roumia » de l'école - et jusqu'aux pirates du temps des Barberousse. Il fait chaud, le soleil me brûle le ventre, je somnole. De retour, soupiré-je dans la langue de ma mère (au lieu du berbère, le dialecte arabe d'el Djazira), je suis de retour et la Méditerranée me fait face, j'entends le clapotis des vagues au-dessous de ma terrasse, oui, je suis à demeure, « que le Prophète et ses épouses, comme s'exclamaient les femmes de la famille, me contemplant, et me pardonnent mes péchés ! » Tout bruissant des éclats de voix de ma mère disparue, mais vivante en moi, mais épanouie dans mon coeur, je m'assoupis dans un début de bien-être: vrai, je vis, je revis chez nous ! »

**Extrait de *La Disparition de la langue française*, Assia Djebar (Albin Michel, p. 13-15, © Albin Michel, 2003)**